

L'Empereur renvoie le général Douay au Mexique comme nous l'espérons, il fera merveille, c'est l'homme qu'il faut, volonté ferme et main de fer avec justice et droiture. Ce sera un fidèle interprète des volontés de son souverain, il ne déguisera rien et il fera tout. Dans ce pays-ci il faut expédier sans cesse; un jour de répit et l'affaire est gâtée. Quand les jeunes officiers ne sont pas tenus en haleine, je crois que cela ne leur vaut rien. Quitte à se promener au Paseo, le bois de Boulogne est certainement plus joli.

On me dit que le général de Manssion va revenir, je crois qu'il ne manque pas d'esprit, mais il est loin de la promptitude de L'Hériller, ici où nous vivons du jour le jour. J'espère que son arrivée n'entraînera pas le départ de L'Hériller qui serait des plus regrettables. La vie ici est à peu près comme au moyen-âge, on est gai, satisfait, tranquille, et il n'y a aucune raison pour que d'une heure à l'autre on n'ait pas une bande de guerillas sur le dos. Ici nous avons des canons et un système de signaux avec la ville. Cela n'empêche pas qu'on est sur le qui-vive. La nuit avant-dernière je me suis levée entendant des coups de canon, c'était un sabbat en l'honneur de la Vierge de Tacubaya comme si la Présentation avait eu lieu à quatre heures du matin, je suppose que c'était pour rattraper la différence d'heure avec Jérusalem. Ici toutes les manifestations religieuses sont de nuit, avec un déchainement de pétards comme si la terre craquait. De jour on prend les fêtes plus tranquillement. Que ce pays-ci soit un peu « sui generis », cela n'est pas à nier; en cela aussi Gutierrez n'avait pas tort, seulement qu'il s'y complaisait, tandis que nous ne voyons rien là dedans de respectable et que nous ferons en sorte que cela sera autrement. Les masses sont excessivement stupides et illibérales et ce ne sont pas les « licenciados » qui les mettront en mouvement, c'est là ce qui explique le grappin que le clergé a jeté sur elles, il ne les instruit pas, donc elles restent ainsi et parce qu'elles sont ainsi, il a l'impunité.

Votre Majesté a sans doute lu les charmantes lettres de Marie-Antoinette publiées par M. d'Huolstein? Cela me fait penser que tout se trouve un jour, qu'on n'ait pas de célébrité ou qu'on en ait, on ne sait ce qui peut arriver et quand on porte des jugements peu charitables, cela n'est pas enviable du tout. Votre Majesté voit où je veux en venir. Afin d'être bien sûre que les Mexicains ne sauront pas ce que je dis d'eux jusqu'à ce qu'une nouvelle nation sera constituée qui dira la même chose, je voudrais bien que Votre Majesté détruisît toutes mes lettres. Elles ne sont faites que pour être des conversations, une fois l'idée exprimée, le but est rempli. Ce serait un service de votre part que j'apprécierai infiniment.

En attendant je prie Votre Majesté en terminant cette longue épître de croire à l'inaltérable attachement avec lequel je suis

de Votre Majesté
la bonne sœur et amie

Charlotte.

Le 5 février. J'en étais là lorsque hier matin je trouve cet admirable article de « L'Estafette » qui m'a fait presque bondir de joie. Si je pouvais espérer que Votre Majesté le montrât confidentiellement à l'Empereur, je suis sûre qu'avec sa sagacité ordinaire, il en reconnaîtrait la vérité. C'est le langage d'un Français, très français, très indépendant et qui connaît le Mexique.

C'est de plus un homme qui n'a pas vingt-quatre ans. D'après ce que j'entends, les cléricaux ne transigeront pas, il n'y a plus à songer à la fusion des partis. Il faut que l'un détruise l'autre, ici on n'a jamais tenu autrement. Fasse le ciel qu'on reste maître de la situation jusqu'au mois d'avril, époque où il nous serait possible de recevoir des secours.

L'Impératrice Charlotte à l'Impératrice Eugénie, 24 février 1865.

Chapultepec, le 24 février 1865.

Madame ma sœur,

Je suis heureuse de pouvoir aujourd'hui tremper ma plume dans une encre un peu moins noire, car depuis le départ de la députation pour Rome, la situation est redevenue ce qu'elle n'avait pas été depuis deux mois. Le temps de printemps commence, ce n'est pas en face de l'air de bonheur répandu dans la nature que, ce me semble, de nouvelles pensées de division devraient surgir.

La prise d'Oajaca effectuée avec cette profonde habileté et ce calcul de maître que j'ai toujours admirés chez le maréchal, la mort de Rojas, la capture de Romero, du fameux guerillero qui rôdait impunément si près de Mexico, enfin différents autres succès remportés sur les bandes, notamment celles de Simon Gutierrez et de Martinez, ont contribué à rétablir les affaires.

Il en était temps, car pour une seule manœuvre douteuse, je ne dis pas malheureuse, les bandits s'enhardissent à tel point qu'on se trouve avoir assez de monde sur les bras. Ceci doit prouver à Votre Majesté que tout n'est pas encore fait et que si je me permets de présenter parfois des observations c'est qu'il reste manifeste que les choses y donnent lieu.

Si tout est redevenu assez calme, journaux, clergé, etc., c'est que beaucoup de gens se figurent qu'on ne touchera pas aux biens du

clergé avant la réponse du Pape. La publication de la loi de révision qui paraîtra ces jours-ci, va exciter de nouveau les passions et je suppose que la tolérance ne passera pas non plus comme une lettre à la poste. M. Lares a poussé même ses opinions conservatrices jusqu'à vouloir démontrer que les étrangers qui venaient au Mexique ne cherchaient pas à y exercer leur culte, car l'argent seul les attirait, qu'ils s'accommodaient parfaitement de n'avoir pas de religion et qu'ils ne voyaient pas pourquoi cela ne continuerait pas. Singulier raisonnement pour un homme sensé et religieux. M. Uruga a répondu fort bien que c'était courir tout droit à l'athéisme et à l'indifférentisme et qu'il trouvait mieux que des gens qui après tout admiraient le vrai Dieu exerçassent leur culte que de ne pas en avoir du tout.

On dit, Madame, qu'en France le vent souffle aux économies dans le budget de l'armée. Rien de plus satisfaisant pour tous que de voir ce grand pays profiter de ses immenses ressources et le Mexique sera toujours heureux d'y contribuer pour sa part, mais sans vouloir revenir sur tout ce que j'ai déjà pris la liberté d'exposer antérieurement je prie Votre Majesté de tenir deux choses présentes : la première c'est que chaque mesure gouvernementale exécutée est ici une secousse et que les réformes sont autant de révolutions sociales, la seconde que les bandes de guerillas ne sont filles d'aucune chose prévue, mais d'une sorte de génération spontanée qui fait qu'avant longtemps on ne pourra se considérer comme débarrassé d'elles.

Les États-Unis paraissent également en mauvaises dispositions et veulent maintenir leurs consuls près de la « république mexicaine ». Ce n'est pas d'une portée très grande, mais cela a la valeur d'un symptôme et comme tel j'y arrête l'attention de Votre Majesté.

Je viens d'être interrompue par l'arrivée de M. Bonnefond que l'Empereur m'a présenté et j'ai causé quelque temps avec lui. Il m'a dit plusieurs choses aimables de la part de Vos Majestés et je crois que si mes réponses étaient entendues jusqu'à Paris, elles ne seraient pas moins chaleureuses. Ce qu'on a dans le cœur, on ne peut s'empêcher de l'épancher. Le maréchal revient demain. Je lui ai envoyé un grand cordon de la part de mon Père, dont je crois qu'il aura lieu d'être satisfait. Le mardi gras il donne un bal costumé ! Le général de Manssion et sa femme sont arrivés, mais je ne les ai pas encore vus. Je ne puis que réitérer à Votre Majesté la grande estime que nous inspire le caractère consciencieux, honorable et l'énergique amour du devoir du général L'Hériller. Pendant deux mois qu'il a géré les affaires, la plus grande activité n'a cessé d'être déployée et c'était justement la plus forte crise par laquelle nous ayons passé, car le maréchal est parti la veille du prononciamiento Viecarío.

Le général L'Hériller serait tout disposé à continuer le service au Mexique, je suis un peu cause de lui avoir mis cette pensée en tête,

et pour cette raison je m'adresse de nouveau à Votre Majesté afin qu'on nous le laisse s'il est possible. Les Mexicains l'aiment, le respectent, c'est tout dire. Dernièrement deux ministres à la fois m'ont fait l'éloge de sa justice et de ses bons procédés. Cela n'est encore arrivé qu'au général Brincourt d'être loué aussi généralement. A propos de ce dernier, je ne saurais que renouveler mes regrets qu'il ne soit pas employé plus activement, car plusieurs personnes qui le connaissent de près, m'ont confirmée dans l'opinion qu'il a des capacités militaires hors ligne, ce que justifie du reste la bonté particulière qu'a pour lui l'Empereur Napoléon, qui sait si bien juger les hommes. Il paraît seulement qu'à la suite de certains événements de l'année dernière, le général Brincourt est un peu aigri, et qu'on s'en aperçoit à ce qu'il fait peu de rapports à qui de droit et parce que la position où il se trouve, ne lui en fournit pas l'occasion.

J'ai envoyé à Votre Majesté par le dernier paquebot un album de photographies de ruines mexicaines qui, j'ai pensé, pouvait lui offrir quelque intérêt. Le capitaine d'état-major Garcin et sa femme, Mlle de Montholon, retournent en France par ce paquebot. Dans le cas où Votre Majesté voudrait causer avec M. Garcin, il lui raconterait beaucoup de choses intéressantes, c'est un jeune homme sensé, et de bons sentiments, qui ne manque pas de justesse dans ses appréciations. Sous tous les points de vue, je crois que sa femme, qui l'a choisi par inclination, n'a pas fait un mauvais choix, car il semble de principes solides et le ménage est jusqu'à présent fort heureux. Je recommande ces deux jeunes gens aux bontés de Votre Majesté, car comme ils se sont mariés sous nos auspices, je m'intéresse naturellement à leur avenir. M. Garcin compte aller trouver le maréchal Forey en Lorraine.

L'Impératrice Eugénie à l'Impératrice Charlotte. Début de 1865.

Madame et très chère sœur,

Je viens prier Votre Majesté d'accueillir avec sa bonté ordinaire le Marquis de la Ribera, ministre d'Espagne, près de Vos Majestés ; il est le gendre du Duc de Rivar, un de mes anciens amis ; en lui donnant ces quelques lignes pour Votre Majesté, je n'aurai fait qu'avancer l'estime qu'il saura s'attirer quand il sera plus connu de Votre Majesté.

Croyez, Madame, aux sentiments avec lesquels je suis

de Votre Majesté
la toute dévouée sœur

Eugénie.

L'Impératrice Eugénie à l'Impératrice Charlotte, 28 février 1865.

Palais de Mexico, 28 février 1865.

L'Impératrice des Français adresse à Votre Majesté la dépêche suivante :

Le courrier partant ce soir, je ne puis pas répondre à Votre Majesté par écrit. Je vais m'occuper de savoir ce dont elle semble se préoccuper.

J'écrirai le résultat par le prochain courrier. Je félicite Vos Majestés des résolutions qu'elles ont prises.

Eugénie.

L'Empereur Napoléon à l'Empereur Maximilien. Original, 1^{er} mars 1865.

Monsieur mon frère,

J'ai à répondre à plusieurs lettres que Votre Majesté m'a écrites. Je dois d'abord la féliciter de l'énergie qu'elle a montrée dans l'affaire des biens du clergé, tout en regrettant qu'elle n'ait pas, en arrivant sur le sol mexicain, considéré la chose comme déjà faite par le gouvernement provisoire, elle n'aurait peut-être pas ainsi pris sur elle l'animosité d'une partie du clergé. Mais maintenant que la chose est faite, il faut redoubler d'énergie et de fermeté et employer tous vos efforts pour mettre à exécution la mesure décrétée.

Je regrette bien les levées de boucliers partielles qui empêchent encore la pacification du pays. Dans cet état de chose je fais écrire au maréchal Bazaine pour qu'il ne diminue plus l'armée d'occupation. Quant à l'armée mexicaine, je crois qu'il serait très dangereux de la licencier aujourd'hui, on ne ferait qu'augmenter les rangs des dissidents. Le chef d'escadron Loysel peut entrer au service de Votre Majesté; il sera placé en mission hors cadre avec le grade de lieutenant-colonel; le ministre donne des ordres dans ce sens au maréchal Bazaine, et quant à l'interprétation du traité de Miramar, je crois me souvenir que c'est à grade égal que l'officier français doit avoir le commandement sur l'officier mexicain. Mais il est essentiel dans la formation des détachements mixtes, de ne pas en donner le commandement à un officier mexicain, car les officiers français lui obéissent (*sic!*) avec peine. J'attends avec impatience des nouvelles d'Oajaca, j'ai appris avec douleur l'échec survenu près de Mazatlan. Je trouve qu'on éparpille beaucoup les troupes; et il faudrait que des colonnes mexicaines seules puissent pacifier la Sonora. Nous avons été assez inquiets des nouvelles d'Amérique.

Cependant il paraît que la guerre durera encore longtemps et qu'à la paix les États-Unis y regarderont à deux fois avant de déclarer la guerre à la France et à l'Angleterre.

Je remercie Votre Majesté de l'envoi qu'elle m'a fait du nouvel ordre qu'elle a créé.

Mr Fould s'occupe avec soin du nouvel emprunt. En recommandant de nouveau à Votre Majesté de montrer de l'énergie, de trancher promptement les questions d'organisation; d'employer les soldats mexicains à réparer les routes, je lui renouvelle l'assurance des sentiments de haute estime et de sincère amitié avec lesquels je suis

de Votre Majesté
le bon frère

Napoléon.

Je vous prie de présenter mes hommages à l'Impératrice.

Paris, le 1^{er} mars 1865.

L'Impératrice Eugénie à l'Impératrice Charlotte. Sans date. Réponse à la lettre de l'Impératrice Charlotte du 3 février 1865.

Madame et très chère sœur,

J'ai peu de temps pour répondre à la lettre de Votre Majesté, qui me parvient dans le moment même.

L'Empereur vient de me dire qu'il n'y aura pas pour le moment de réduction dans l'armée. Il est vrai que les circonstances sont devenues plus difficiles, mais toute mesure politique d'importance entraîne avec elle des moments pénibles, qu'on peut surmonter avec du calme et de l'énergie. Le prochain courrier nous donnera, je l'espère, des nouvelles de la prise d'Oajaca et alors Votre Majesté verra un de ces revirements hélas trop fréquents dans ce pays si bouleversé. Les nouvelles d'aujourd'hui tombent dans un mauvais moment à cause de la Chambre et des questions financières, mais nous avons déjà passé par bien des péripéties de ce genre.

Je crains bien que l'idée de licencier l'armée mexicaine ne fasse qu'augmenter les guerillas, ce qui serait fâcheux, surtout au point de vue européen, car on voudrait donner un caractère politique là où il n'est vraiment question que de brigandage.

Votre Majesté peut être sûre que le maréchal Bazaine est un des meilleurs soldats que nous ayons, c'est un fait incontestable, et il sait trop le prix de l'honneur de la France pour vouloir risquer de la compromettre, mais il est impossible, pour grande que soit une armée d'occupation, de garder tous les points d'un si grand empire

par conséquent il faut s'attendre à voir de temps en temps se produire des petits mouvements partiels.

Votre Majesté me trouvera sans doute optimiste, mais je crois qu'il faut l'être un peu, car souvent, c'est d'après la contenance qu'on a en haut que les difficultés s'augmentent ou diminuent, et je ne doute pas, que le calme dont Vos Majestés font preuve n'aide au bon résultat des affaires.

Mes souvenirs affectueux à l'Empereur, et je prends congé à la hâte de Votre Majesté en l'assurant des sentiments avec lesquels je suis

De Votre Majesté
l'affectueuse sœur

Eugénie.

L'Impératrice Eugénie à l'Impératrice Charlotte, 1^{er} mars 1865.

Tuileries, 1^{er} mars.

Madame et très chère sœur,

Je me suis occupée de savoir quelle était la position de M. B., et s'il n'y avait pas moyen, en lui donnant de l'avancement, de le faire revenir, mais malheureusement il y a très peu de temps qu'il a été promu, et il serait bien difficile de le faire revenir sans expliquer un motif; pourtant on ne perdra pas de vue ce que Votre Majesté a écrit.

La lettre que je viens de recevoir, était bien à prévoir car l'émotion devait se faire sentir après la décision de l'Empereur, mais je suis heureuse de trouver Vos Majestés calmes, et par conséquent bien décidées, il est bien temps que l'autorité si longtemps ébranlée fasse sentir à tous que l'ère des pronunciamientos est à jamais fermée, nous faisons tout notre possible pour faire comprendre à Rome qu'il est de toute nécessité de s'arranger et d'après les dernières nouvelles on ne serait pas éloigné de conclure le concordat sur les bases de celui d'Espagne, c'est sous toute réserve que je dis ceci, n'étant pas tout à fait sûre de l'authenticité.

L'article sur la liberté des cultes peut se trouver dans le code civil, mais Rome ne peut pas l'admettre comme un article du concordat, en deux mots elle le subira, mais ne lui donnera jamais sa sanction. Je crois aussi que si Vos Majestés réglaient l'avoir du bas clergé, et si elles commençaient à laisser toucher des émoluments sur la rentrée des fonds qu'on doit percevoir par la révision des ventes, celui-ci se séparerait du haut clergé, qui a été seul jusqu'ici à jouir des grandes richesses, et rendrait par là une solution plus facile. Le nonce ici croit que Mgr Meglia a des instructions suffisantes pour régler s'il le voulait, mais comme je l'avais déjà dit à Votre Majesté, son

caractère est peu propre à toute mesure de conciliation, déjà pendant son séjour ici le clergé s'en plaignait beaucoup.

J'espère que le prochain courrier nous apportera des meilleures nouvelles. On m'a dit que M. Thiers veut encore faire un discours violent sur le Mexique, mais M. Corta a vu et parlé à beaucoup de députés, ce qui a fait un bon effet, je crois donc qu'il en sera comme l'année dernière, et peut-être même ne dira-t-il rien s'il trouve son terrain mieux préparé.

Je prie Votre Majesté de m'excuser si je lui dis si librement ma pensée, j'espère qu'elle n'y verra pas d'autre motif que le vif intérêt que je porte à Vos Majestés et à la nation mexicaine.

Je prie Votre Majesté de croire aux sentiments avec lesquels je suis

De Votre Majesté
la toute dévouée sœur et amie

Eugénie.

L'Impératrice Charlotte à l'Impératrice Eugénie, 8 mars 1865.

Chapultepec, le 8 mars 1865.

Madame et bien chère sœur,

Je dois bien des remerciements à Votre Majesté pour son aimable lettre du 29 janvier, qui fait doublement plaisir, puisqu'elle n'y parle pas de sa santé, ce qui me prouve que les bruits qui m'avaient affligée à ce sujet sont dénués de fondement. Du reste, Madame, si Votre Majesté voulait passer son prochain hiver en pays chaud et qu'elle ne craignît pas la mer, elle sait bien qu'il en est un où elle serait reçue à bras ouverts et pas seulement aimée mais adorée. Je désirerais presque si ce n'était pas affreusement égoïste, que Votre Majesté fût vraiment une souffrante, afin que nous puissions avoir le bonheur de la guérir chez nous. Pourtant, comme il ne faut pas songer à soi, je suis beaucoup plus heureuse que Votre Majesté soit bien portante et qu'elle n'ait besoin des soins de personne.

Ce que vous voulez bien me dire du nonce m'a fort intéressée. C'était bien ce que nous pensions, il avait des cartes en réserve et il a mal joué. Il supposait probablement que nous nous donnerions la peine d'attendre que sa période noire fût passée, mais au lieu de cela on l'a pris au mot et tous ses calculs « han ido errados ». Salomon avait dit dans son temps « que la pierre retourne sur celui qui la roule ».

Je présume que dans quelques jours d'ici le général Douay va arriver à Paris. Que Votre Majesté veuille se rappeler que le triumvirat dans lequel je mets toute ma confiance pour les intérêts de la France et les nôtres, devrait se composer de ce général et des

généraux Brincourt et L'Hériller. Avec ces trois hommes, nous serions ferrés à glace contre toute éventualité du dedans et du dehors et je suis sûre que l'amitié de Vos Majestés nous facilitera ce résultat. Nous nous consacrons corps et âme au Mexique : d'y avoir trois amis pour donner de la gloire à la France et de la sécurité au nouvel Empire serait une belle et tranquillisante perspective. Et ce n'est pas demander beaucoup, car nous avons une masse de généraux, mais je m'attache plus à la qualité qu'à la quantité. Et dussions-nous en perdre quelques-uns ces trois-ci les revaudraient. Votre Majesté s'étonnera peut-être de me voir exprimer des idées aussi arrêtées en fait de généraux, c'est une des suites de notre position, le sens de la conservation et de l'observation se développe, lorsqu'on est au milieu d'une grande entreprise avec peu d'auxiliaires en dehors de soi-même, et j'ai tellement l'habitude de voir et de juger les officiers français qui même ne sont pas généraux, que sans leur parler je me fais forte de dire à première vue quels sont les plus énergiques et les plus distingués. Ainsi Votre Majesté peut me croire lorsque je lui communique mes impressions qui, jusqu'à présent, se sont toutes confirmées. Il est difficile de voir à la figure de quelqu'un s'il est savant ou artiste, mais les bons militaires et les bons prêtres, on ne s'y trompe pas, car il y a toujours quelque chose qui décide la vocation et l'ardeur avec laquelle on la poursuit. L'amour du devoir et le dévouement se voient de très loin.

Le maréchal continue à être très occupé de sa fiancée. Son neveu Furesira (?) va répétant partout qu'il ne se marie pas, mais je le crois homme de trop de cœur et de trop d'honneur pour se jouer ainsi de la simplicité d'une jeune personne à la face de toute la société de Mexico et dans ses propres salons à lui. Dernièrement au bal costumé, Mlle Pena, car c'est son nom, y a régné en reine, elle a dansé deux quadrilles, les lanciers et la Habanera, avec le maréchal qui l'a ensuite conduite au buffet et puis ses aides de camp l'ont fait valser à plusieurs reprises.

Des gens bien informés veulent savoir que la demande de la main est déjà faite et qu'une vieille tante, dont la future doit hériter, fait encore la difficile. Elle aurait grand tort, car, outre sa grande position, le maréchal sera excellent mari, comme il l'a été pour sa première femme.

Il paraît que le général Brincourt se dirige vers le Chihuahua, ce dont je serais bien aise pour nous et pour lui. Le commandant Maréchal de Vera Cruz, a été tué ces jours-ci, laissant une veuve et une fille. Il était sorti avec 50 Egyptiens, ce qui me paraît passablement imprudent, et alla donner dans la guerilla de Chato Diaz que personne ne savait là, ce qui prouve à Votre Majesté qu'on n'est jamais sûr de rien.

Comme le colonel Martin à la Estanzuela, il n'avait que le choix de tuer ses adversaires ou de tomber lui-même. L'ennemi était cent contre un.

Bien que le devoir ne soit qu'un, il est triste de périr pour si peu de chose. C'est un danger des garnisons faibles et disséminées. Deux officiers de zouaves près de Tulancingo et un commandant de chasseurs d'Afrique près de Mazatlan ont aussi payé de leur vie, il y a deux mois, des résultats qui ne le valaient pas, surpris des forces supérieures et des combinaisons inattendues.

L'Impératrice Charlotte à l'Impératrice Eugénie, 28 mars 1865.

Chapultepec, le 28 mars 1865.

Madame et bien chère sœur,

J'envoie à Votre Majesté le journal officiel contenant la loi sur la division de l'Empire en cinquante départements et une petite brochure sur notre voyage l'automne dernier à Toluca. Le courrier anglais arrive demain et nous apportera peut-être quelques nouvelles de Votre Majesté. Mgr Munguia va s'embarquer et est en train de perdre la vue, ce qui n'empêche pas que ses sens moraux sont tout aussi actifs. Nous avons des sermons de carême deux fois par semaine et notre petite cour commence à prendre l'aspect d'une ancienne. Il y a eu une nouvelle fournée de chambellans et j'ai distribué à mes dames les chiffres qui sont arrivés de Paris. Dimanche dernier les grandes charges de la cour et la maison civile et militaire ont prêté serment près que le prédicateur eut dit plusieurs belles sur la fidélité à l'Empereur, équivalant au patriotisme. C'était très émouvant, surtout lorsqu'il a ajouté : « S'il y a un perfide parmi nous, qu'il se retire. » Tous semblaient pénétrés de la grandeur de l'acte qui liait leur dévouement à leur nouveau souverain. Dieu fasse qu'ils le restent. Nous nous sommes promenés dimanche dernier à la « Viga » à pied au milieu du peuple le long du canal que sillonnaient des « canvas » montées par des Indiens, couronnées de pavots et dansant le « jarabe ». A peine ces hommes ont-ils reconnu l'Empereur, qu'ils ont crié frénétiquement : « Viva nuestro Emperador, » et certes ce n'était ni factice ni préparé. La population a été fort touchée de cette promenade, nous avons suivi l'allée des piétons pendant que tous les grands seigneurs et les voitures se pressaient dans celle du centre, car l'Empereur disait qu'il voulait que le peuple vît que c'était à lui qu'il s'intéressait et pas aux carrosses dorés. Nous ne sommes remontés dans le nôtre que pour rentrer en ville.

Et voilà cependant ce pays « sui generis » où l'on passe à travers la foule sans gardes, ni police d'aucun genre : il y a d'étranges contrastes entre ce continent et l'Europe. Certainement les passions sont moins profondes ici, cela n'effleure que la surface.

Le maréchal vient de nous communiquer officieusement sous le sceau du secret, son mariage dont il désire d'abord parler à son auguste maître, et il me charge de remplir l'office de son truchement afin de faire agréer, par Votre Majesté, l'alliance qu'il va contracter. Je lui ai déjà parlé souvent de la jeune personne, je lui ai dit aussi que j'étais persuadée depuis un mois que ce mariage se ferait contre l'opinion du plus grand nombre, car j'avais trop connaissance du caractère du maréchal pour croire le contraire. Maintenant il me prie d'ajouter tous les détails sur la future et sa famille qui pourront satisfaire Votre Majesté. Dernièrement, je lui avais demandé si l'on pouvait le féliciter et comme il faisait l'impénétrable, je l'assurai de toute la part que je prendrais à cet événement s'il avait lieu. C'est ensuite de cela qu'il pense que je servirai bien ses intérêts près de Votre Majesté. Josefa Pena a dix-sept ans, une jolie figure, infiniment de grâce et de simplicité, de beaux cheveux noirs et un type espagnol fort expressif. Elle est fille unique, sa mère est veuve, elle appartient à une famille que l'on dit fort bonne et a été parfaitement élevée, parle purement le français et ce qui parle en sa faveur, c'est que se voyant l'objet des attentions d'un maréchal et par suite de toute l'armée française, elle n'a pas perdu un moment son air naturel et n'a pas fait semblant de s'apercevoir de l'admiration dont elle était le centre ni du grand avenir qui s'ouvrait devant elle, tout ayant l'air très charmée lorsque le futur se trouvait à ses côtés, ce qui charmait celui-ci encore davantage, car à vrai dire, c'est une inclination très prononcée puisqu'elle a fait que le maréchal s'est remis à danser et qu'il avoue qu'il ne manque pas une « Habanera ». Cette jeune femme une fois mariée et avec l'éclat de sa jeunesse, de sa position et des toilettes de Paris, fera très grande sensation.

Si le maréchal ne m'avait pas devancée, je me serais efforcée de marcher sur les traces de Votre Majesté pour le Duc de Malakoff, mais il a bien fait de s'en charger lui-même, car je ne serais jamais aussi bien tombée.

Je prie Votre Majesté de croire à la sincère amitié avec laquelle je suis toujours de

Votre Majesté
la bonne et affectionnée sœur

Charlotte.

L'Impératrice Charlotte à l'Impératrice Eugénie, 29 mars 1865.

Mexico, le 29 mars 1865.

Madame et bien chère sœur,

Le courrier anglais est arrivé et repart dans une heure, je veux écrire à la hâte à Votre Majesté, pour la remercier de ses deux bonnes et chères lettres qui m'ont fait un bien infini.

Quelque difficulté que nous ayons à traverser, il est doux de se sentir compatis, encouragés par des cœurs comme celui de Votre Majesté.

Et qu'elle et l'Empereur en soient bien persuadés, nous ne faillirons pas à notre tâche. Les crises grandes ou petites sont, à mon avis, comme les maladies pour les individus, il y en a par lesquelles il faut passer pour être vraiment sains et après chaque effervescence du moment, le Mexique fait des progrès notables en tous sens.

Il n'y avait qu'une chose qui eût sérieusement enrayé, que Votre Majesté me permette de le dire, c'était si en France on s'était montré trop optimiste, car nous sommes comme le lierre nous deviendrons un arbre, mais pour le moment il nous faut encore le tronc sur lequel grimper.

Je remercie Votre Majesté d'avoir bien accueilli mes observations sur M. B., c'était pour acquit de conscience que j'en avais parlé.

J'espère que le Corps législatif n'aura pas molesté Vos Majestés. M. Thiers a ce me semble assez écrit pour n'avoir pas besoin de tant parler, je ne comprends pas qu'à son âge, ayant suffisamment occupé le monde de sa personne, il ne se retire pas de la scène.

Je viens d'envoyer au maréchal la lettre de l'Empereur et de remettre l'autre à l'Empereur mon mari, Hidalgo les ayant mises sous mon couvert.

Je remercie encore Votre Majesté de sa bonne affection, qu'elle croie aux sentiments dont nos cœurs sont pénétrés pour elle et qu'elle trouve ici la nouvelle expression de l'amitié profonde avec laquelle je suis de

Votre Majesté
la toute dévouée sœur

Charlotte.

L'Impératrice Eugénie à l'Impératrice Charlotte, 1^{er} avril 1865.

Le 1^{er} avril 1865, Tuileries.

Madame et très chère sœur,

La lettre que je reçois de Votre Majesté me semble plus contente que la précédente. La prise de Oajaca est venue donner un coup à ce fantôme d'armée qui restait aux dissidents et Votre Majesté a vu par elle-même que les troupes étaient suffisantes; en effet, s'il

s'agissait d'occuper tous les points de ce vaste empire, ce n'est pas une division qu'il faudrait, mais 200 000 hommes. Il faut prendre son parti sur les guerillas et ne pas leur donner plus d'importance qu'elles n'en comportent, la grosse affaire, c'est de donner confiance en Europe, afin que les capitaux soient attirés. Chaque fois qu'une mesure arrêtée sera suivie d'exécution et qu'on se verra en face d'un fait accompli, je crois que la résistance sera moindre; je dis ceci à Votre Majesté parce que je connais cette race qui au fond n'est autre que la race espagnole. Après la guerre civile on a eu des guerillas pendant plus de dix ans, et ce n'est que depuis l'introduction de la gendarmerie et la construction des chemins de fer qu'elles ont disparu petit à petit, mais tout en disant ceci je conçois la lourde tâche de Vos Majestés et les difficultés avec lesquelles on doit lutter. Par le dernier courrier, j'ai dit à Votre Majesté que le départ des troupes était arrêté pour le moment; j'espère que vous aurez vu en cela une preuve de l'intérêt que l'Empereur porte à la pacification et réorganisation du Mexique.

Le général Douai nous a beaucoup intéressés, il doit retourner bientôt au Mexique, je crois que tout ce qu'il dira à Votre Majesté, de la conversation avec l'Empereur, lui sera agréable. Je ne saurais trop recommander à Vos Majestés le maréchal Bazaine; il est non seulement un bon militaire, mais un esprit pratique et qui nous rendra, j'en suis sûre, de bons et loyaux services. Le général Brincourt est aussi très bon soldat, mais il faut je crois laisser à celui qui a la responsabilité d'un officier de guerre, le choix de se servir des hommes là où il le croit plus utiles. — Mais Votre Majesté qui est sur les lieux peut en parler au maréchal, je suis sûre qu'il aura de bons motifs à lui donner qu'il est impossible d'apprécier ici. Je remercie Votre Majesté de la marque de distinction que le roi Léopold a accordée au maréchal. Je suis obligée de prendre congé de Votre Majesté en la remerciant aussi des photographies qu'elle m'a envoyées et qui m'ont beaucoup intéressée.

Je prie Votre Majesté de me rappeler au souvenir de l'Empereur et croyez aux sentiments avec lesquels je suis

de Votre Majesté
la toute dévouée sœur

Eugénie.

L'Impératrice Charlotte à l'Impératrice Eugénie, 14 avril 1865.

Mexico, le 14 avril 1865.

Madame et bien chère sœur,

Lorsque je réfléchis à tout ce que j'ai écrit à Votre Majesté, il me semble quelquefois qu'elle doit trouver ma franchise presque

excessive, mais d'un autre côté les liens si étroits qui nous unissent et la position exceptionnelle que nous occupons vis-à-vis les uns des autres m'enhardissent à dire toute ma pensée, car en la cachant, je craindrais manquer à Vos Majestés pour lesquelles une connaissance imparfaite des choses pourrait entraîner souvent des conséquences plus graves encore que pour nous. Ce qui est pour moi un encouragement de plus, c'est de voir que les sentiments de l'Empereur et ceux de Votre Majesté se sont trouvés à l'unisson des miens à en juger par ces deux passages que je viens de lire avec bien du plaisir dans *l'Indépendance* et que j'inclus ici pour que Votre Majesté comprenne l'allusion que j'y fais. Du reste, je n'en avais jamais douté; lorsqu'on est à la tête du premier des Empires et de la plus grande des nations, on ne laisse pas une entreprise s'achever. Tout homme de génie qui s'est assis sur le trône de France en sera toujours le maître absolu, y eût-il même quatre assemblées électives au lieu d'une. C'est tellement dans le caractère national, que l'histoire nous enseigne que lorsque la France n'a pas ce maître unique, elle n'obéit à aucun. Les gouvernements qui ont fait de la petite politique sont les seuls qui sont tombés, témoin celui de Juillet. Napoléon I^{er}, avec la multitude de ses expéditions, serait mort sur le trône si les dernières eussent réussi et il y a bien loin de s'attaquer à l'Empire russe et à ses glaces ou de fonder une monarchie au Mexique, ce qui relativement parlant, bien que d'une portée immense dans le monde, n'offre pas la moitié des difficultés qu'on pourrait supposer. Il m'est arrivé souvent de réfléchir à tous les sarcasmes dont on accablait Almonte, aux violentes invectives même qu'on lui lança pour avoir entraîné la France au Mexique en disant que c'était facile. Eh bien! Almonte qui est un fort honnête homme n'est peut-être pas une intelligence hors ligne, mais il voyait plus loin que d'autres, seulement que la chose n'était possible qu'en prenant de certains moyens et que même encore aujourd'hui, je parle au point de vue militaire. — Ce ne sont pas toujours ceux qu'on a choisis — ce qui évidemment comme toute conséquence logique a amené des résultats qui n'étaient pas dans le programme.

Votre Majesté me faisait observer dans sa dernière lettre venue par le paquebot anglais qu'il était difficile d'occuper suffisamment un pays aussi étendu. Je me permettrais, si j'étais stratéliste, de mettre cette assertion en doute, car il doit exister partout des règles qui font la sûreté militaire des États. En Italie, il y a des lignes stratégiques fort connues qui sont adossées aux différents cours des fleuves des clefs comme les défilés des Alpes que de temps immémorial se sont toujours disputés les rois de France et la maison de Savoie jusqu'à ce que l'habileté de la politique française l'en ait rendu récemment maîtresse. Ici nous n'avons pas de fleuve, mais